

Du déclin et de l'essor de l'esprit critique vers une nouvelle radicalité dans les sciences¹

Marie-Claire Caloz-Tschopp

« Et la mer rugit et rugit, elle ne s'occupe pas des fatigues de l'homme, qui voudrait rugir avec elle et qui perd patience car elle n'a pas de limites et n'offre jamais de récompense »².

Introduction

Dans ce livre intitulé *Quel(s) défi(s) pour les sciences sociales aujourd'hui ?*, il est question d'hommage, de défi(s) et des sciences sociales. Un point de départ nous est donné par des questions formulées en terme de déclin et d'essor de l'esprit critique³ si on situe la question dans le cadre des travaux de G. Berthoud et G. Busino en 1990. L'enjeu est d'intégrer les acquis de travaux dans une perspective d'avenir pour identifier le(s) défi(s) qui se posent aux sciences sociales, humaines et exactes⁴ aujourd'hui. L'enjeu majeur de société et aussi des sciences (sociales, humaines, exactes) est la survie du penser dans l'agir, pas seulement de la pensée critique ou radicale, mais de la pensée, **de la curiosité** tout court.

L'embarras ressenti devant l'hommage à rendre à la densité humaine d'une trajectoire professionnelle universitaire conduit tout d'abord à identifier la cause de l'embarras. Il est difficile de rendre hommage à une production intellectuelle dont on ne connaît qu'une partie dans une discipline que je n'ai pas la compétence de présenter, de discuter, d'évaluer. Il est difficile ensuite de rendre hommage à un seul travailleur intellectuel, quand un labeur, un esprit de curiosité s'est construit durant des années avec un collègue, G. Busino, dans le cadre du groupe⁵ « Pratiques sociales et théories » - où C.

¹ Texte publié dans le livre d'hommages à Gérald Berthoud, professeur d'anthropologie à l'Université de Lausanne, *Quels défis pour les sciences sociales aujourd'hui*, Genève, éd. Dunod, 2007.

² L. Hohl (1996) : *Impressions...*Nantes, éd. Le passeur.

³ « Pourquoi la spécialisation et l'utilitarisme universitaire font-ils que les voix de la « raison universelle » n'arrivent plus à se faire entendre (voir Ricci 1984 et McCaughey 1984) ? Pourquoi les pressions conformistes exercées par le milieu académique et par la diffusion d'une mentalité d'expertise appauvrissent-elles la vie de l'esprit et rendent-elles difficile le regard critique sur la société ? Pourquoi sommes-nous de plus en plus incapables de « répondre aux exigences morales, à la fois obscures et impérieuses », aux impératifs « de la justice et de la liberté » (Blanchot :25) ? Pour quelle raison sommes-nous devenus inaptes à « restaurer, restituer, réinstaurer » la « fonction critique » propre à conduire à la « sagesse » de l'Universalité (Castoriadis 1987b :16) ? », Berthoud G., Busino G. (1990) : « Les intellectuels : déclin ou essor ? », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXVIII, no. 87, p. 274.

⁴ Pour pouvoir identifier et répondre au(x) défi(s), on peut penser qu'il est nécessaire de repenser la classification des sciences en décloisonnement les territoires institutionnalisés depuis quelques dizaines d'années qui séparent les sciences exactes, sociales et humaines.

⁵ Une bonne partie des travaux se trouve dans la *Revue européenne des sciences sociales* et aussi dans les livres publiés par G. Berthoud et G. Busino.

Castoriadis occupe une place toute particulière¹ - lors de colloques, conférences entretiens institutionnalisés avec un collègue très proche de l'UNIL. Il est finalement difficile de rendre hommage à un individu qui est à nos côtés². En effet, si quelqu'un est un exemple, une figure, on ne le découvre qu'après sa mort a rappelé H. Arendt³. Les Grecs le savaient en accordant une place centrale au récit par leur oraison funèbre.

Pour éviter la triple difficulté liée à une tâche d'hommage, partageons plutôt une expérience et une réflexion en dialogue avec d'autres questionnements et expériences. Les défis qui se posent aux sciences sociales, humaines, exactes sont nombreux, emprunts de difficultés⁴ et de discordes sérieuses⁵. Je me limiterai à circonscrire un seul défi concernant l'articulation entre *pensée, construction d'objets et position* dans le travail, en lien avec la critique et la radicalité dans le travail des sciences sociales, humaines, exactes aujourd'hui. L'enjeu de la démarche est triple. Dans les traces des 18^e, 19^e siècle, du début du XX^e siècle, la question du lien conflictuel entre travail intellectuel et société a été reprise d'une certaine manière par G. Berthoud et son équipe. L'héritage mérite d'être reconnu, situé, mis en perspective. On peut espérer qu'il ne reste pas dans un tiroir, prisonnier de bastions universitaires ébranlés, ni même tout simplement éliminé des programmes de formation et de recherche universitaire. Dans le contexte historique du XX^e siècle où la domination « totale » a présenté un visage d'anéantissement avec la mort de masse industrialisée en Europe et au Japon, l'enjeu est de comprendre comment les sciences intègrent une telle expérience dans l'analyse du monde d'aujourd'hui pour se projeter dans l'avenir.

La révolution du désordre

L'étape de globalisation à laquelle nous assistons et les changements qui accompagnent le « progrès » économique, technologique dans ses fulgurances et ses soubresauts sur les courbes des marchés financiers ne renvoient pas à des formules qui ont fait rêver toute une génération il n'y a pas si longtemps et à laquelle j'appartiens: *Sous les pavés la plage, Soyons réaliste demandons l'impossible*. Est-il légitime dans un instant de rêve suspendu, de demander l'impossible quand « tout est possible »⁶ ? Le réalisme et même l'utopie n'invitent pas aujourd'hui à demander l'impossible. La révolution du désordre est là. Nous l'avons devant nous à chaque instant du quotidien. Nous ne parvenons pourtant pas à la nommer, à la saisir, l'identifier, la décrire, l'analyser, à imaginer ce qu'elle peut engendrer. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières, il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier⁷, écrivait déjà S. Freud. Auschwitz et Hiroshima sont des expériences indélébiles, mais ils résistent (ô combien !) à l'imagination, au travail de compréhension, de pensée, de jugement. Nous aurions besoin de les comprendre pour analyser d'autres destructions de masse. Depuis lors, d'autres génocides, d'autres catastrophes guerrières et technologiques ont succédé à Hiroshima. A Tchernobyl

¹ Voir notamment, Berthoud G. (1989) : « Castoriadis et la critique des sciences sociales », Revue européenne des sciences sociales, tome XXVII, no. 86, p. 441-456. Notons que, tout au long de l'article, je cite certains articles à titre d'exemple, sans souci d'exhaustivité.

² On comprend pourquoi tout individu ressent un malaise face aux hommages.

³ « Ce qu'une personne est, nous ne le savons qu'après sa mort. Telle est la vérité contenue dans l'ancien adage : nemo ante mortem beatus esse dici potest (Solon), Arendt H. (1990) : La nature du totalitarisme, Paris, Payot, p. 41.

⁴ « Les professeurs ne sont d'ailleurs pas censés avoir des difficultés. Ne sont-ils pas des privilégiés – sûrs de leur emploi, bien payés, respectés, placés au-dessus de la mêlée ? N'est-ce pas leur rôle de rassurer, de suggérer par leur simple existence qu'il est des sphères, celles de la science et de l'esprit, où règnent l'ordre et la certitude ? », se demande un professeur de l'Université de Genève qui porte un témoignage très instructif sur ses difficultés dans son travail, voir Billeter J.-F. (1998) : Mémoire sur les études chinoises à Genève et ailleurs, Genève, imprimerie Slatkine (en librairie), p. 7.

⁵ Berthoud G., Busino G. (1995) : Pratiques sociales et théories. Les discordes des universitaires, Genève, Droz.

⁶ Hannah Arendt décrivait le système totalitaire comme un régime qui a remplacé le « tout est permis » de Dostoïewski par le « tout est possible » de David Rousset.

⁷ Freud S. (1997) : Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, p. 89. (Titre en allemand de Freud : Unglück in der Kultur).

n'ont pas encore été reconnus, non seulement les risques de cancer vécus *passés*, mais d'autres risques graves de santé des populations et de détérioration de la nature à *venir*.

Ebahis par la vitesse, l'accélération du changement inscrit dans l'urgence et la destruction, nous assistons à une révolution. Celle qui est devant nos yeux n'est pas celle dont nous rêvions et pour laquelle nous nous sommes battus et nous nous battons. Huxley reconnaît l'utopie de son « meilleur des mondes ». Pas nous. Face à lui, nous nous sentons, non seulement orphelins de toute transcendance, ou alors démunis face à la tradition dépassée, mais acosmiques. Il n'y a plus de Dieu horloger (Leibniz). Les outils de la tradition sont obsolètes nous dit H. Arendt. Nous sommes seuls et désarmés sur une planète ravagée au bord de catastrophes majeures (« naturelles », informatiques, chimiques, biologiques, nucléaires, etc.). Le temps est à la disgrâce¹. Il est vrai, que dans la dure expérience de la traversée houleuse de l'histoire nous ne sommes pas les premiers à ne pas reconnaître nos propres enfants, sinon il n'y aurait plus d'histoire. Le changement nous bouscule dans nos vies professionnelles, intellectuelles, militantes, publiques, privées et même intimes. Sous les pavés, la mer ressemble à une flaque d'égout glauque, nauséabonde. Les conflits s'étendent, se privatisent et ne répondent plus à aucune règle². Les violences deviennent l'exercice de la cruauté de masse. Nous peinons à reconnaître la nourriture que nous mangeons. Nous craignons les pandémies. Quand on lit la description de la vie de chômeurs de longue durée en Allemagne, on découvre que la dite « exclusion » est l'*expulsion* des droits de protection, de la société de consommation qui s'autoproduit en cercle fermé non accessibles pour une frange de la population, l'insécurité fondamentale³ et la jetabilité de la « populace » (Hegel) comme mode de vie. Ces quelques exemples illustrent notre monde. Ils n'épuisent pas la description.

En quoi le contact avec l'anthropologie et les travaux de G. Bertoud, nous aide-t-il à diagnostiquer la révolution du désordre actuel, en devenant des peintres des batailles de ce que nous avons devant les yeux ? En quoi, les sciences sociales, humaines et exactes rejoindraient-elles des œuvres de fiction, pour situer les défis existentiels du XXI^e siècle ? La fiction aurait-elle plus de puissance que la science pour connaître la réalité qui nous entoure ? La question est vieille. M. Foucault l'a exploré en montrant qu'il est possible de faire fonctionner des fictions à l'intérieur de la vérité. Elle mérite de ne pas être tranchée pour que nous puissions travailler en toute liberté (et impertinence !) sur les frontières des savoirs. Par ailleurs, s'il est encore vrai après les *Lumières* et en intégrant la posture de l'ange de W. Benjamin⁴, qu'il faille choisir entre la pensée, la démocratie et la guerre, comment pouvons-nous sortir du dilemme pour répondre, en terme de connaissance et de responsabilité, à des actes, des situations qui nous dépassent, en articulant la pure description des faits de société avec l'explicitation de positions dans le travail ?

En comprenant bien le niveau du défi où il le pose dans ses travaux, on pourrait dire en lisant G. Berthoud, que le développement de la science appelée à connaître le monde dont font partie les sciences sociales, humaines et exactes, la sauvegarde de la curiosité scientifique implique de fait une approche critique de l'extension mondiale de société de marché accélérée par les *converging technologies* dont le rôle vise à l'instauration de ce qu'il appelle la « société de l'information ». Ces technologies dominant, détruisent des pans entiers de la nature, transforment des individus, des modes de vie, vident la pensée et la parole de leur substance⁵ tout en marginalisant de riches réseaux de ressources et d'échanges du patrimoine de l'humanité. Le monde ne se réduit pas aux mouvements du capitalisme financier. Le monde n'est pas virtuel. La mutation est le fait d'une forme de domination inquiétante. Qu'en dit l'anthropologue ?

¹ Voir le roman de Coetzee J.M. (1999) : *Disgrace*, London, Vintage (traduit en français).

² Voir par exemple le débat sur le droit international humanitaire à ce propos.

³ Lagrange H. (2003) : *Demands de sécurité*. France, Europe, Etats-Unis, Paris, Seuil.

⁴ Voir à ce propos, le numéro 119 de la revue *Polyrama* de l'EPFL, Le sens du progrès coordonné par Barbara Fournier. S'interroger sur le progrès n'est pas sans risque dans le monde universitaire d'aujourd'hui et amène à devoir vivre des choix de changement de poste.

⁵ Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt dans les années 1960, a quelques pages où elle anticipe les 40 années suivantes quant à la transformation radicale de la pensée, de l'action, de la parole.

Le serrurier, l'urgentiste, la policière de quartier et ... l'anthropologue

Il serait plus aisé, de parler du travail d'un serrurier, d'une urgentiste ou d'une policière de quartier, que de celui d'un anthropologue ou d'un travailleur intellectuel au sens générique. Le statut du travail intellectuel est flou, brouillé par le pragmatisme régnant, la logique du marché, les révolutions technologiques et parfois la haine rampante des intellectuels. Précisons pour éviter toute équivoque, que mes compétences ne me permettent pas de parler du domaine de l'anthropologie. Tout au plus, à partir d'un autre domaine de travail (la philosophie, la théorie politique) puis-je faire part d'une expérience limitée de relation à un travail anthropologique et en situant un éveil à l'intérêt d'un travail interdisciplinaire.

Posons d'emblée le cadre philosophique du débat en nous appuyant un instant sur la tradition libérale. A ce niveau, tant une société démocratique que l'université soucieuse d'autonomie de la pensée, de liberté académique « n'a pas besoin de moutons, mais de gens libres qui pensent de façon autonome (...) ». L'université a un rôle à jouer dans cette éducation d'homme libre », comme le déclarait Ch. Kleiber dans un entretien où il en appelait l'université à être « impertinente »¹. Un tel discours d'un haut responsable de la politique de la science mérite d'être mis en regard avec les nouvelles orientations et la pratique d'une telle politique comme l'a bien souligné un professeur de l'Ecole Polytechnique de Lausanne (EPFL)². En matière de pensée, de science, de démocratie (qui, pour G. Berthoud en dialogue avec C. Castoriadis et K. Polanyi, n'est pas assimilable à la démocratie marchande³), on se trouve donc d'entrée de jeu dans la tension pratique et théorie, entre soumission et liberté où se joue l'assujettissement et la puissance d'agir.

A l'étape historique de globalisation dont les tractations entre l'EPFL et l'Université de Lausanne à propos de la place, du rôle des sciences sociales et humaines ont révélé quelques dilemmes en Suisse romande et dont G. Berthoud décrit des facettes importantes tout au long de ses travaux, nous sommes les habitants d'un lieu étrange si l'on en croit un des grands écrivains suisses qui le décrivait en ces termes à V. Havel : «... cette prison où les Suisses se sont réfugiés. (...) parce que c'est seulement dans leur prison qu'ils sont sûrs de ne pas être agressés, les Suisses se sentent libres en détenus de la prison de leur neutralité ». Il remarquait : « Il n'y a qu'un seul problème dans cette prison, c'est de prouver que ce n'est pas une prison mais le refuge de la liberté, puisque, de l'extérieur, une prison est une prison et ceux qui sont dedans sont des prisonniers, et celui qui est prisonnier n'est pas libre : aux yeux du monde extérieur, seuls les gardiens sont libres, car s'ils n'étaient pas libres, ils seraient prisonniers ». Il montrait ensuite comment la contradiction a été résolue dans la prison suisse : « Pour résoudre cette contradiction, les prisonniers ont introduit l'obligation générale d'être gardien : chaque prisonnier fait la preuve de sa liberté en étant lui-même son propre gardien. Ce qui donne à la Suisse l'avantage dialectique d'être à la fois libre, prisonnier et gardien »⁴. A cette étape de ce qui est appelé la globalisation, après l'invention des passeports⁵, le remodelage des frontières, il semblerait que la prison ait débordé les frontières suisses. Pris dans la tension entre soumission et liberté, en ce début du XXIe siècle, nous serions les habitants d'une prison globale sans murs où l'intérieur et l'extérieur sont

¹ Coopération, octobre 2005.

² Zuppiroli L. (2006) : « Les bons vœux présumés du Ministre Charles Kleiber », Flash, no. 1.

³ Berthoud G. (1993) : « Vers une démocratie marchande ? », Revue européenne des sciences sociales, tome XXXI, no. 91, p. 243-252. La citation est empruntée à son article.

⁴ F. Dürrenmatt (1990) : Pour Václav Havel, Genève, Minizoé. Extrait du discours prononcé par F. Dürrenmatt le 22 novembre 1990 à Zurich, à l'occasion de la remise du prix Gottlieb Duttweiler à Václav Havel.

⁵ Torpey J. (2000) : L'invention du passeport, Paris, Belin.

intimement liés, où certains sont parqués dans des camps¹ ou alors n'ont pas accès à une place reconnue².

Après la traversée d'un siècle de rupture historique³, nous nous trouvons dans une prison où règne l'incertitude sur ses murs et même peut-être sa pérennité. L'ambiguïté qui entremêle utilitarisme et homme jetable⁴, baigne le lien entre servitude, liberté, (in)égalité dans l'expérience de la vie, le travail en général et le travail intellectuel en particulier. La banalisation du travail de la pensée qui prend la forme d'un utilitarisme étroit avec le risque d'en arriver au « manque de pensée »⁵ confine au brouillage identitaire. Dès lors, où situer notre tentative de déplacement du terrain de l'hommage pour réfléchir au(x) défi(s) des sciences sociales et des sciences dans leur ensemble ?

On aura compris que la présente réflexion se situe dans une recherche de dialogue ouvert à des abîmes et à des incertitudes. Des débats théoriques en philosophie politique on constate que les travaux parcourent le binôme étroit ami/ennemi, en revitalisant le concept « l'état d'exception » de K. Schmitt⁶. De tels débats qui prétendent briser des tabous ne sont finalement pas très éloignés du « choc des civilisations »⁷ accompagnant un repli identitaire illusoire, alors qu'ils se revendiquent de la puissance des multitudes. Peut-être, en sachant d'expérience que la violence, le couple ami/ennemis ne sont pas absents de la pratique quotidienne universitaire, faut-il résolument situer la tentative de dialogue et de réflexion dans une place et une « science nouvelle » à venir s'occupant des « Politiques de l'amitié »⁸. J. Derrida situe l'amitié dans un imaginaire, un projet, un régime démocratique toujours ouvert dont C. Castoriadis a parlé à l'Université de Lausanne quand il a été invité par les Professeurs G. Berthoud et G. Busino. L'amitié est alors une vertu, une qualité philosophique, publique et (parfois même) politique indispensable à l'action et au travail de la pensée.

On va voir que l'exigence de dialogue est problématique dans les murs flous de la prison et aussi dans les lieux fantômes glissants, les champs de bataille des guerres d'aujourd'hui qui relaient la prison de F. Dürrenmatt. Pour sortir de l'enfermement, intégrer le nouvel état de guerre, tout en tentant de pratiquer une politique de l'amitié dans le cadre d'un imaginaire, d'un régime, d'un projet démocratique dont parle C. Castoriadis, il nous faut prendre acte de la rupture historique du XXe siècle, suivre le fil rouge d'une « chronique des temps consensuels »⁹ afin de repérer un conflit significatif qui lie un contexte historique, institutionnel, un individu, un objet, autour du nœud d'une « position à tenir » dans le travail pouvant assurer la pérennité du travail de pensée dans l'agir. Les

¹ Caloz-Tschopp M.C. (2004) : Les étrangers aux frontières de l'Europe et le spectre des camps, Paris, La Dispute ; Düvell F. (2005) : Politiques migratoires. Grandes et petites manœuvres, Cahors, éd. Carobella ex-natura.

² Le Tribunal fédéral a débouté 13 Bernois frappés d'une interdiction de fréquenter la gare. Ils vont probablement déposer un recours à la Cour européenne des droits de l'homme. Une loi bernoise sur la police permet depuis 1998, de « renvoyer temporairement des personnes d'un lieu où de leur en interdire l'accès s'il y a de sérieuses raisons de soupçonner qu'elles menacent la sécurité et l'ordre public ». Aucun acte pénal n'a besoin d'être invoqué. Cet éloignement s'applique aux personnes alcooliques, toxicomanes, sans-abri et marginaux en général. A Zurich, un texte plus répressif est à l'étude : il vise des individus dont la « répulsion et la peur » sont visés. Voir Le Courrier, 28.1.2006.

³ Traverso E. (2001) : Le totalitarisme. Le XXe siècle en débat, Paris, Seuil, points-essais.

⁴ Ogilvie B. (2004) : « Violence et représentation. La production de l'homme jetable », Caloz-Tschopp M.C. Le devoir de fidélité à l'Etat entre servitude, liberté, (in)égalité. Regards croisés, Paris, l'Harmattan, p. 381-403.

⁵ Le terme est emprunté à H. Arendt qui a avancé sa formule en observant A. Eichmann lors de son procès, puis a repris ses recherches sur *Qu'est-ce que la pensée ?* dans *La Vie de l'esprit*.

⁶ Rigaux F. (2005) : « Carl Schmitt (1888-1985) : La mise en accusation d'un théoricien du droit », Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz, no. 88, juillet-septembre, p. 127-143. Voir le dossier sur Carl Schmitt de la revue qui comporte plusieurs articles intéressants sur la position des travailleurs intellectuels et sur l'étrange circulation de concepts nazis.

⁷ Huntington S. (1997) : Le choc des civilisations (le titre anglais est plus parlant, *The Clash of Civilization*), Paris, Odile Jacob.

⁸ Derrida J. (1994) : Politiques de l'amitié, Paris, Galilée.

⁹ Rancière J. (2005) : Chroniques des temps consensuels, Paris, Seuil.

travailleurs intellectuels des sciences sociales, humaines, exactes que nous sommes, sont mis au défi d'échapper au nihilisme, au cynisme, à l'aveuglement passif, de sauvegarder le travail de pensée créatif¹ pour tout simplement voir, décrire la réalité qu'ils ont devant les yeux, afin de pouvoir être contemporains du monde dans lequel ils vivent, selon les mots de H. Arendt. Mais arrêtons-nous tout d'abord aux acquis d'une expérience.

Un apprentissage lumineux

Empruntons une première voie en explorant tout d'abord les traces d'une expérience de formation, d'enseignement universitaire, où j'ai été en contact avec G. Berthoud. Devant les transformations auxquelles nous assistons dans la politique de la science et des universités, l'évocation de pratiques d'un autre temps peut être utile. Pour bien saisir l'apport de G. Berthoud à la formation de chercheur, rappelons qu'à l'époque, l'enseignement universitaire ne se mesurait pas avec les normes de « l'efficacité/efficience » des politiques éducatives et des politiques de la science. Il obéissait plutôt à la passion de la curiosité, à la relation, à des rencontres, à un travail académique rigoureux, parfois presque austère, éloigné des normes du marché, de la société du spectacle et des médias.

Dans une période limitée, j'ai donc été une de ses étudiant-e-s, puis assistante du professeur M.J. Borel en épistémologie et logique. Tout en continuant bien plus tard à travailler dans mon domaine propre (philosophie, théorie politique), j'ai retrouvé les travaux de G. Berthoud sur la place de la médiation technique dans les relations sociales², puis plus largement sur la société de l'information. J'ai tout d'abord pris connaissance de ses travaux sur l'élaboration d'une anthropologie critique. En partant d'un plaidoyer pour l'autre³, G. Berthoud confrontait l'épistémologie génétique de J. Piaget à son projet d'anthropologie critique pour situer l'homme et la société⁴, articuler identité et altérité⁵. Dans son travail commun avec G. Busino notamment sur le statut de la propriété située pour eux entre nature-culture⁶, sur l'unité de la science et la pluralité des cultures, sur « la raison de l'autre et l'autre de la raison »⁷, avec ce qui pourrait apparaître comme un nouveau tournant avec une critique de l'utilitarisme de la connaissance emprisonnée dans un économisme étroit et dans la clôture de l'univers techno-scientifique⁸. Vue depuis la distance des années, la rencontre dans des cours, séminaires, colloques a été courte (1980-1983), mais l'intérêt pour le questionnement de G. Berthoud a subsisté par la suite.

En Suisse, G. Berthoud a été un des travailleurs intellectuels qui a mené une réflexion critique à sa manière, avec ses propres questions de recherche, sur des aspects cruciaux des transformations de société. Il a représenté pour l'étudiante que j'étais à l'époque à l'Université de Lausanne, un îlot de

¹ « Sans prétendre faire, à la manière d'Erasmus ou de Foucault, l'éloge de la folie, je me dis que l'académisme, c'est-à-dire l'art de suivre au plus près les modes n'a jamais produit bien grand chose de nouveau, ni en art, ni en science, ni nulle part. Un art excessif de paraître ne saurait combler le déficit de créativité de nos universités technologiques contemporaines, incapables, en l'état, d'enrayer le mouvement de déclin industriel de nos sociétés développées », Libero Zuppiroli, professeur de l'EPFL, Flash, no. 9, 2005.

² Berthoud G. (1991) : « Médiation technique et relations sociales », Revue européenne des sciences sociales, tome XXIX, no. 91, p. 97-111.

³ Berthoud G. (1982) : Plaidoyer pour l'autre, Genève, Droz.

⁴ Berthoud G. (1991) : « L'homme et la société. Dix ans après Piaget » Revue européenne des sciences sociales, tome XXIX, no. 89, p-5-12.

⁵ Berthoud G. (1976) : « L'identité et l'altérité. Pour une confrontation de l'épistémologie génétique et de l'anthropologie critique », Revue européenne des sciences sociales, tome XIV, no. 38-39, p. 473-493 ; « anthropologie critique et critique de l'épistémologie génétique », Revue européenne des sciences sociales, tome XIX, no. 54-55, p. 183-203.

⁶ Berthoud G., Busino G. (1981) : « La propriété : entre la nature et la culture », Revue européenne des sciences sociales, tome XIX, no. 59, p. 17-54.

⁷ Berthoud G. (1987) : « La comparaison : une idée ambiguë », Revue européenne des sciences sociales, tome XXIV, no. 72, p. 6-15.

⁸ Berthoud G., Busino G. (1988) : « De l'utilité de la connaissance ? », Revue européenne des sciences sociales, tome XXVI, no. 79, p. 201-223.

débat intellectuel inhabituel. Rare même. Alors qu'il enseignait l'anthropologie dans la Faculté des Sciences Sociales et Politiques de l'Université de Lausanne, il m'a ouverte accidentellement à la philosophie. En effet, à la suite d'une exigence universitaire de l'Université de Lausanne de l'époque, moi qui me destinais à devenir historienne en suivant les cours de la Faculté des Lettres et les cours en science politique du professeur L. Monnier¹ et en histoire contemporaine du professeur H.-U. Jost², je suis devenue enseignante tout en faisant de la recherche en philosophie et en théorie politique. Grâce à G. Berthoud et à G. Busino, j'ai eu l'occasion de connaître C. Castoriadis³, de faire mon mémoire de licence en philosophie sur son œuvre. Puis j'ai continué à côtoyer les travaux de G. Berthoud par la suite dans mon travail d'assistante et en préparant mon doctorat. Je me souviens encore des cours où G. Berthoud et C. Castoriadis s'interpellaient dans un débat chaleureux, exigeant. Je me souviens des colloques organisés. Une des qualités de G. Berthoud est le non conformisme, le décloisonnement disciplinaire, dans l'échange intellectuel. Je me souviens des cours et surtout du terrain, - la vallée de Bagne - où nous avons eu la chance d'aller pour notre terrain d'anthropologie. Le choix du lieu - le Valais - est intervenu à une des étapes où G. Berthoud recentrait ses travaux sur l'Europe et la Suisse après avoir travaillé en Afrique.

A cette occasion, tout en conversant avec les habitants de la vallée de Bagnes, tout en analysant le cadastre pour déterminer la structure de la propriété, tout en cherchant les archives de l'Ecole libre de Bagnes du Docteur Chabloz et en croisant ses descendants dans des jeunes écologistes défenseurs de tunnels pour les grenouilles sous les routes, tout en visitant le dernier paysan à temps complet dans cette vallée, tout en me promenant dans le cimetière du Chable, j'ai aussi visité les archives de l'évêché de Sion à propos de l'arrivée du capitalisme en Valais et de la mise au travail forcé - comme dans les colonies - par l'entremise de la suppression des fêtes. Lors de ma visite, j'avais découvert en effet un dossier sur la suppression des fêtes en Valais et aussi des archives concernant le mouvement ouvrier et les grèves ouvrières en Valais du début du siècle et des années 1950 aux usines de Chippis (devenues Alcan) qui intéressaient apparemment beaucoup l'église catholique du lieu et même le Nonce du Vatican.

En clair, des études d'anthropologie théoriques et de terrain ont permis à des étudiant-e-s d'établir un lien entre leur propre histoire, leur propre expérience et des théories, des concepts élaborés par l'anthropologie dans des pays lointains au moment de la Découverte/Conquista, de la colonisation et de l'impérialisme qui prenaient un sens très concret en étant appliqués à la réalité suisse. Il est vrai que les populations colonisées soumises aux doctrines du « développement », a été un des objets d'étude critique de G. Berthoud, que les ressources des pays dits du « sud » ont contribué au développement économique et technologique chez nous et que l'effet en retour s'est fait sentir dans le travail théorique comme une sorte de boomerang. Après être allé sur le terrain en Afrique et en être revenu, G. Berthoud en est arrivé à se déplacer une nouvelle fois de la critique du développement à la critique du marché et de la société technologique dans le domaine de la « société de l'information ». Pour ma part, j'ai retrouvé les populations des pays colonisés devenus des travailleurs immigrants qu'étudiait L. Monnier et A. Sayad dans la même Faculté à l'époque. L'anthropologie et les sciences sociales ont été appelées à un retournement sur leur propre société, dont G. Berthoud avec d'autres a été un artisan très actif tout en amenant un champ de recherche novateur de questionnement.

¹ Voir, Monnier L. (1988, 2004) : « L'apartheid ne sera pas notre passé, il est notre avenir », Caloz-Tschopp M.C., Le devoir de fidélité à l'Etat entre servitude, liberté, (in)égalité. Regards croisés, Paris, L'Harmattan, p. 221-237.

² Pour s'inscrire en histoire il fallait avoir étudié le latin, ce que je n'avais pas fait.

³ J'aimerais souligner qu'à la même époque, le professeur L. Monnier en Sciences Politiques, avait invité A. Sayad, sociologue sur les migrations, et C. Guillaumin, sociologue sur le racisme et le sexisme, tout en faisant un séminaire sur les travailleurs immigrés (sur la question du statut du saisonnier notamment et des rapports nord-sud) et que ses préoccupations rejoignaient par d'autres voies les préoccupations de G. Berthoud, pour nous qui suivions ces différents cours. Les suivre ensemble a en quelque sorte enrichi l'apport de chacun, ce qui plaiderait aujourd'hui pour une réflexion critique sur le saucissonnage des formations en modules et en semestres.

Son travail a donc marqué mon travail et ma trajectoire. En revenant d'Amérique latine où j'avais fait l'expérience durant cinq ans d'un lien étroit entre les sciences sociales et les luttes sociales, je me suis dite que G. Berthoud représentait pour les étudiant-e-s un exemple de travailleur intellectuel d'un style en accord profond et en rupture tout aussi profonde avec la Suisse. Sa position était cependant différente des chercheurs d'Amérique latine que j'avais observés. En quelques mots, ce qui pouvait frapper l'étudiante que j'étais, a été l'expérience vécue de me trouver en face d'un homme simple, réservé, rigoureux qui avait la capacité de pousser des interrogations très loin. Malgré le manque de distance temporelle, on peut prendre le risque de poser l'hypothèse, qu'en travaillant sur un des conflits entre science et société à sa manière, G. Berthoud nous transmet non pas seulement des résultats de recherche, mais une expérience des difficultés concernant la position d'intellectuel dans les sciences sociales en Suisse, appelées à intégrer les exigences d'un travail « critique » dont Kant a bien posé les bases. Ses travaux nous permettent de repérer un défi auquel les sciences sociales et humaines sont confrontées. Pour G. Berthoud, comme les chercheurs du CERN, mais en s'affrontant à un autre objet que l'atome, les chercheurs en sciences sociales et humaines (j'inclue la philosophie qui est mon domaine de recherche) sont mis au défi de dépasser le postulat positiviste de la « neutralité » scientifique pour tout simplement pouvoir penser leurs objets. Comme on va le voir, en mettant en lien les questions de recherche et les objets des travaux de G. Berthoud avec d'autres terrains de recherche, on en arrive à penser que l'anthropologie critique est mise au défi d'aller plus loin encore pour pouvoir découvrir de nouvelles questions dans les couches profondes de la recherche et ce qu'elles impliquent pour le travail intellectuel. C'est ce que je vais tenter de montrer dans la deuxième partie du texte.

L'élaboration d'une anthropologie critique au XXe siècle

« Quand il y a violence, tout est clair, mais quand il y a adhésion, il y a peut-être seulement l'effet d'une violence intérieure qui se cache au sein du consentement le plus assuré »¹.

Précisons d'entrée de jeu, qu'il n'est pas facile de parler du milieu de travail universitaire, vu la difficulté des rapports de travail dans le milieu universitaire et vu la période historique dans laquelle G. Berthoud a développé sa carrière universitaire en Suisse. Au bout de 30 années dans ce milieu de travail, j'en arrive souvent à me demander pourquoi il y a si peu de gens heureux, pourquoi les rapports gratuits, tout simplement humains sont si rares entre les gens, pourquoi il y a tant de violence cachée derrière les mondanités, pourquoi le courage est une denrée si rare, pourquoi l'idéal est une anomalie dangereuse, pourquoi les femmes et les minoritaires y ont si peu de place. Il m'est bien sûr impossible de traiter du sujet complexe de la matérialité des rapports sociaux dans l'Usine universitaire, de la concurrence et de la solidarité lié à l'histoire des Universités suisses, de la politique de la formation et de la science, de la place des intellectuels dans la société et en Suisse en particulier. Ce qu'on ne peut pas dire, on ne peut pas toujours le taire dit l'adage... Un anthropologue aussi averti que G. Berthoud ne me contredira pas, si je dis que le travail universitaire (comme le reste du monde du travail) est lui aussi soumis à un nombre infini de critères contradictoires alignés sur la prescription de « toute-puissance »², que la violence des rapports de pouvoir contraignent la place, le statut, le style et donc le travail intellectuel lui-même (les questions de recherche, les choix épistémologiques, méthodologiques, les objets et même parfois les résultats et la circulation des résultats et la prise de mesures³, etc). Il ne me contredira pas si je dis encore que l'habit fait le moine mais qu'il arrive que le moine soit nu.

¹ Maurice Blanchot (2002) : Une voie venue d'ailleurs, Folio-essais, p. 136.

² On peut voir à ce propos notamment, Dujarier M.-A. (2006) : L'idéal du travail, Paris, Le Monde-PUF.

³ L'illustration peut en être donnée par l'exemple actuel du PNR 42 pour évaluer la politique sud-africaine de la Suisse. Le professeur G., Kreis dirige un projet de 2 millions qui a abordé 10 aspects de ces liens avec une équipe de chercheurs. Les résultats ont été rendus publics sans aucun suivi, aucun débat, aucune réponse politique ou juridique. La Commission de la politique de la sécurité a décidé au début 2006 qu'il ne s'agit pas d'un thème prioritaire.

Il n'est pas difficile de constater plus largement le rapport de suspicion, d'hypocrisie, d'amour-haine que la Suisse entretient à ses intellectuels. On pense bien sûr à M. Frisch et à F. Dürrenmatt. On pense au livre d'un intellectuel zurichois mort du cancer qui a utilisé un pseudonyme *Zorn* (colère), et intitulé son livre *Mars* (guerre) pour décrire les rapports de pouvoir de la grande bourgeoisie suisse sur la Côte dorée du lac de Zurich. On pense à l'historien N. Maienberg et à sa mort triste et solitaire. Si la méfiance¹, le rejet en arrivent à produire la révolte, l'amertume et l'isolement pouvant aller jusqu'au suicide, il n'est pas évident qu'ils produisent une position radicalement critique. Dans un autre contexte qu'Antigone, Socrate ou alors Galilée, nous vivons une étrange et subtile dialectique entre les exigences de la liberté de pensée, les contraintes institutionnelles, le passage du pragmatisme à l'utilitarisme, la liberté et la soumission. Les tensions, les pressions peuvent amener à une lassitude où s'expérimente une dynamique de positions que l'on pourrait schématiser ainsi : *la fuite*² impliquée par la survie en sachant que « céder n'est pas consentir »³; *l'obéissance, la soumission* impliquant la banalisation des faits ; *la résistance* en cherchant des espaces de marges de manœuvre, en déplaçant le travail intellectuel dans les confins du champ universitaire⁴ ou encore parfois en élaborant des liens entre le champ universitaire et politique ou même en rêvant d'un champ de travail « libre » et auto-gestionnaire.

Comme tout chercheur en sciences sociales, G. Berthoud a été plongé dans les contradictions de « l'ambiguïté de la liberté »⁵ qui, pour lui comme il l'écrit, a pris la forme d'une société où le marché est devenu dominant en transformant les sciences sociales par les contrats de prestation et les universités en entreprises⁶. En suivant ses nombreux travaux, on pourrait décrire par touches non exhaustives un itinéraire qui commence par étudier des sociétés éloignées, les formes de l'échange, en revenant à nos sociétés par une approche critique de grands récits (contrat, échange, sacrifice, don) en lien à la violence primordiale⁷, des limites de « l'homme normal »⁸, de l'économisme du marché, en s'intéressant ensuite à la technique comme médiation, pour en arriver à un diagnostic sévère sur la société de l'information. En bref, il a commencé par confronter « modernité et altérité »⁹, en définissant une anthropologie générale pour en arriver à prendre une distance critique vis-à-vis de la soumission des sciences sociales à l'économie et à travailler pour « une autre science sociale »¹⁰, tout en s'intéressant à un des modes d'imprégnation des nouvelles technologies de la société de l'information.

Sa démarche se veut critique, dès le moment où elle se pose des questions ouvertes à la fois sur son objet et son travail, avec une interrogation sur le déclin et l'essor¹¹, sur la place des intellectuels

¹ Elle prend aujourd'hui d'autres formes et d'autres cibles, avec les liens qui se développent entre les sciences et le marché, dont précisément s'occupe G. Berthoud.

² Une enquête empiriques sur les départs à la retraite anticipés dans le milieu universitaire serait intéressante.

³ Mathieu N.-C. (1991) : *L'anatomie politique*, Paris, Côté-femmes.

⁴ En tenant compte de la précarisation des chercheurs, il faudrait ajouter les logiques très subtiles de résistance pour simplement pouvoir rester dans l'institution.

⁵ De Beauvoir S. (1947) : *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Idées.

⁶ « Q. La politique scientifique d'il y a 10 ou quinze ans était-elle moins orientée ? R. La donne était différente, notre perception du monde étant alors dominée par la dialectique Est-Ouest, et par une pensée nécessairement plus politisée. L'ennemi ayant ainsi éclipsé avec la chute du Mur de Berlin, c'est le marché qui est devenu l'enjeu principal de toutes les politiques gouvernementales. Les hautes écoles doivent, d'une manière ou d'une autre, suivre le mouvement. Mais à long terme, on ne peut transformer une société entière, en vue de satisfaire aux seules exigences de l'économie », *Unicité*, no. 11.

⁷ Berthoud G. (1992) : « De la violence primordiale », *Revue européenne des sciences sociales*, XXX, no. 94, p. 29-41.

⁸ Berthoud G. (2003) : « Les limites de l'homme « normal » », *Revue européenne des sciences sociales*, XXXVII, no. 113, p. , 59-76

⁹ Berthoud G. (1992) : *Vers une anthropologie générale. Modernité et altérité*, Genève, éd. Droz.

¹⁰ Berthoud G. (2003) : « Pour une autre science sociale », *Revue européenne des sciences sociales*, TLI, no. 127, 244 p.

¹¹ Berthoud G., Busino G. (1990) : « Les intellectuels : déclin ou essor ? », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XXVIII, no. 87, p. 251-277.

comme figure de la modernité, leur rôle social, leurs liens au positivisme, au fonctionnalisme, leur « devoir d'ingérence » en tant qu'experts au nom d'un universalisme occidental auto-proclamé. Qu'elle dénonce « les tristes tropiques du positivisme instrumental suisse » en 1993, par exemple dans le cadre d'un bilan de la sociologie en Suisse¹. Elle se veut critique ensuite, par le choix de questions de recherche et l'exigence d'autonomie au marché et de la technologie. Avec G. Busino, les participant-e-s qu'ils invitaient aux conférences et aux entretiens qu'ils organisaient, G. Berthoud s'est beaucoup interrogé sur la distinction entre intellectuel et spécialiste, dans le sens, d'une reconnaissance « des grands problèmes » et le refus de s'enfermer dans des guettos de l'univers techno-scientifique². Sans pouvoir procéder à une évaluation de l'ensemble de ses travaux, on doit cependant constater que son apport critique résulte peut-être du fait qu'il s'est placé dans des lieux de très forte résistance au travail d'une pensée acceptant les exigences de l'effet en retour, distante et critique. Le champ de recherche, les objets, les questions, que pose Gérald Berthoud n'ont pu être élaborées sans un travail acharné sur de fortes résistances traversant la société, les institutions, le travail intellectuel lui-même.

Dans une sourde dialectique, les nouvelles formes de domination et en particulier, celles liées au marché et à la société de l'information, nous dit G. Berthoud, transforment les rapports de société et le travail de pensée en induisant de nouvelles formes d'assujettissement dans les liens sociaux qui mettent en cause à la fois les liens sociaux et la survie de la pensée, du travail intellectuel. Quand on se trouve dans une domination utilitariste la violence de l'affrontement implique donc une position critique de résistance pour tout simplement pouvoir continuer à agir et à penser. Le choc entre les événements liés à la globalisation, à la société de l'information et la pensée produit une critique de fait, dans le sens où elles sont antinomiques.

En lisant G. Berthoud, on constate que tout au long de sa trajectoire, sur des terrains divers, il a explicité et tenu des conflits successifs en radicalisant ses interrogations au niveau de ses objets au fur et à mesure qu'il approfondit ses travaux sur la société de l'information³. Quand il s'est mis à travailler sur l'économisme et la société de l'information, il en est arrivé à poser les limites et l'éthique en s'interrogeant sur la place l'action politique⁴. Ses travaux sont un apport pour les sciences sociales dans la mesure où ils ont ouvert un questionnement qui mérite d'être reconnu à sa juste valeur. On pourrait aller jusqu'à dire que bien qu'il ne pose pas explicitement le lien entre science et mouvements sociaux, les travaux de G. Berthoud s'inscrivent, par les objets construits, dans une nouvelle théorie critique de la société aux côtés de chercheurs sur l'*alterglobalisation*. Dans le panorama de travaux d'aujourd'hui, ils trouvent tout-à-fait leur place, par exemple, aux côtés de la « sociologie des absences et des émergences » dont parle un politologue portugais⁵ qui décrit la dialectique entre cinq monocultures de la modernité occidentale et cinq alternatives⁶ qui puissent valoriser le local en lien avec le global.

¹ Busino G., Hofer G. (1993) : « Les tristes topiques du positivisme instrumental suisse. Matériaux pour servir à une histoire de la sociologie », Revue européenne des sciences sociales, Tome XXXI, no 97, p. 253-276.

² Berthoud G., Busino G. (1988) : « De l'utilité de la connaissance ? », Revue européenne des sciences sociales, tome XXVI, no. 79, p. 201-224.

³ Berthoud G. (2000) : « La société de l'information », Revue européenne des sciences sociales, tome XXI, no. 118, p. 163-180.

⁴ Berthoud G. (2000) : « Limites de l'éthique et action politique », Revue européenne des sciences sociales, no. 118, p-56.

⁵ Monedero Trotta Juan Carlos (2005) : El milenio huérfano. Ensayos para una nueva cultura política, Madrid

⁶ Face à la monoculture productiviste de l'orthodoxie capitaliste qui donne priorité à l'accumulation sur la distribution, l'écologie de la production et de la distribution sociales, face à la monoculture du savoir scientifique dominant, l'écologie des autres savoirs, avec une dialogue et une confrontation entre les deux mondes des savoirs ; face à une logique dominante du temps linéaire, sécularisation de l'eschatologie du judaïsme et du christianisme, l'écologie des temporalités qui valorise des diverses temporalités vécues ; face à la monoculture de la classification sociale qui a tendance à identifier la différence avec l'inégalité, l'écologie de la reconnaissance qui recherche une nouvelle articulation entre différence et égalité, donnant lieu à des « différences égales » ; face à la monoculture de l'universalité comme référence unique, l'écologie des « échelles transversales »

En France, P. Bourdieu a été un exemple différent de conjugaison entre le travail scientifique et l'action politique amplement discuté en Europe avec le tournant pris dans les années 1970. Avant lui, l'historien M. Bloch, confronté à *L'étrange défaite* en 1940 amorçait une critique radicale de la pratique historique prônée depuis 1929 en exprimant une volonté de penser ensemble l'exigence scientifique et le message civique. Dans le monde universitaire suisse, ces animaux rares peuvent être comptés sur les doigts d'une seule main. Reste à savoir dans le mouvement des positions, celle qui a dominé dans une trajectoire de vie. Qui lui donne sa texture. En considérant l'évolution de G. Berthoud, on peut se risquer à constater que ses questions, ses objets ont été formulés en lien à une exigence critique au cours des années tout en restant dans le cadre de la recherche institutionnelle universitaire. Si on les prend au sérieux dans leur volonté critique, elles pourraient donner matière notamment à des recherches empiriques sur un terrain pour l'anthropologue, à savoir, le terrain des institutions universitaires (structures, statuts, modèles de formation, pédagogie, conception des élites, liens au marché, évaluation des choix d'objets, des modèles épistémologie, etc.). Dans la dynamique des rapports de pouvoir amèneront-elles à renforcer, une articulation entre vie universitaire et vie civique? La question est ouverte. Elle implique d'évaluer, non seulement la place du travail intellectuel mais aussi l'état des mouvements sociaux¹. D'autres exemples aujourd'hui dans l'institution indiquent l'exploration de voies nouvelles, tant dans les questions posées que dans les stratégies adoptées. Dans le sein de l'université de Lausanne, même si ils sont encore très minoritaires, le lien entre science et domination est explicitement posé dans certaines recherches. Les travaux et les publications en histoire économique et sociale² en fournissent un exemple au niveau de la colonisation et de l'impérialisme. D'autres expériences interdisciplinaires de formation et de recherche autour de thèmes³ qui ont surgi des mouvements sociaux sont le fruit « d'une synthèse entre révolte, activisme, analyse et conscience »⁴. Ils sont devenus un terrain pour les chercheurs qui articulent explicitement travail scientifique et civique. « La colère des opprimées » a en effet des conséquences sur la construction théorique.

Une nouvelle radicalité pour les sciences (exactes, sociales, humaines)

Faisons maintenant un pas de plus vers une nouvelle radicalité qui est peut-être un des défis majeurs des sciences dans leur ensemble. Tenir ensemble dans un champ de recherche des objets et une position pour construire la connaissance et le sens en sciences sociales c'est aller dans le sens de la persévérance de l'Être dont parle Spinoza dans l'Éthique. Il est certain, que la mort individuelle est le point extrême du processus de « persévérance dans l'être », ce moment irréversible où l'infinitude se conjugue avec la finitude. Il est possible que la transformation de la terre en désert soit l'autre pôle du point extrême négatif de la « persévérance de l'être » pour l'ensemble du genre humain de la planète Terre.

La deuxième voie emprunte le chemin du partage de réflexion autour d'un nœud de problèmes concernant les liens entre *type de société, construction d'objets et position* dans le travail intellectuel. D'un certain point de vue, ces liens condensent la substance du travail de chercheur et d'enseignant aujourd'hui autour d'une exigence paradoxale : « tenir une position intenable » dans le travail intellectuel et la vie civique. Expliciter une telle position contient l'exigence d'identifier, d'évaluer

¹ Une histoire de la résistance des professionnels de la science et de la médecine à la suite des développements du nucléaire durant et après la deuxième guerre mondiale a-t-il réussi à s'amplifier et sous quelles formes à la suite des évolutions technologiques ? Une articulation entre le thème de recherche de G. Berthoud et certains développements du mouvement écologistes ou même de groupes « éthiques » pourrait donner lieu à une thèse de doctorat intéressante de sociologie ou d'anthropologie des sciences.

² Voir par exemple les travaux et les publications de l'Institut d'histoire économique et sociale de l'UNIL.

³ On pense, par exemple, aux travaux autour de « genre et militantisme », qui ont donné lieu à un colloque international les 26 et 27 novembre 2004 à l'UNIL (<http://www2.unil.ch/liege/actus/pointfort2.html>).

⁴ Guillaumin C. (1981, 1992) : « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature, p.-239.

l'étape de globalisation dans laquelle nous sommes immergés, à la lumière de l'histoire du XXe siècle et de sa longue genèse.

De notre point de vue, un tel constat transforme et radicalise les enjeux du travail intellectuel et du rôle des sciences dans leur ensemble appelées à jouer un autre rôle que celui d'architecte de la globalisation dominante du marché financier et technologique¹. En bref, la toute-puissance, loi du marché et du monde technologique est confrontée à la redécouverte de la finitude et aussi à la nécessité de reconnaître que les lois de la nature sont contingentes et ne peuvent être niées sans dégâts majeurs voire irréversibles par les nécessités du marché et l'utopie d'une technologie attachée à l'exercice de la toute-puissance. L'acte scientifique, que ce soit en sciences exactes ou en sciences sociales et humaines, ne peut plus sans autre assimiler la liberté à la toute-puissance et le résultat en prestige et en gains rapides. Les travaux sur la désaffection des jeunes pour les études scientifiques tiennent à des facteurs complexes² relevés par l'OCDE (désaffection des têtes de classe, place des femmes, perte du rôle d'ascenseur des sciences dans l'ascenseur social, difficulté et longueur des études, inadaptation du système scolaire, etc.), mais l'interprétation de ces facteurs de l'ère du soupçon et du doute mériterait d'être analysée à l'aune des travaux de G. Berthoud. L'attitude scientifique et philosophique d'étonnement³ à la base de la curiosité doit être réinterprétée, redécouverte dans sa nouvelle radicalité après Socrate, tout en l'articulant au domaine de l'histoire⁴ de longue durée et du XXe siècle et pour ce faire, j'aimerais mettre l'accent sur un questionnement qui pose un défi non seulement aux sciences exactes, mais aussi aux sciences sociales et humaines.

Si l'hommage a un sens, c'est bien quand il invite à faire dialoguer des questionnements sur la situation qui nous préoccupe aujourd'hui. J'en arrive à formuler et à partager un questionnement qui part d'interrogations présentes dans les travaux de G. Berthoud sur la place de l'économie et de la technique dans l'utilitarisme économique et la société de l'information. Il a accompagné mes propres recherches sur le XXe siècle en compagnie de l'Ecole de Francfort, d'H. Arendt, d'autres philosophes d'historiens, de sociologues, tout en pratiquant le terrain des migrations, du droit d'asile, des camps en Europe⁵, concernant le lien entre des questions sur les mutations de la société de l'information et le défi posé aux sciences sociales et humaines quant à la position du chercheur. Quand dans une banlieue française, un adolescent résume son projet de vie par ces termes : « je veux travailler et devenir un être humain »⁶, il dit beaucoup de chose à la fois sur le travail et sur le doute concernant la qualité « d'être humain » aujourd'hui.

¹ Avec toute la prudence qu'implique la comparaison entre deux périodes historiques distinctes, le nazisme a produit une foule d'exemples montrant que les nazis bénéficièrent du concours d'universitaires et d'administrateurs professionnels dont beaucoup poursuivirent après 1945 de brillantes carrières. Statisticiens, agronomes, démographes, anthropologues, psychiatres, philosophes, qui n'étaient pas nécessairement des tenants de l'idéologie national-socialiste, profitèrent de la liberté d'action maximale qu'elle leur offrait. La politique de modernisation qu'ils appelaient de leurs vœux s'accommoda et, dans une large mesure, fit le lit de la politique d'extermination. Voir notamment, Götz Aly, Suzanne Heim (2006) : *Les architectes de l'extermination*, Paris, Calmann Levy ; Cornwell J. (2005) : *Los científicos de Hitler*, Barcelona, Paidós.

² OCDE (2005) : *Declining Enrolment in S&T Studies. It is real ? Working document*. Ce rapport est suivi de recommandations publiées en février 2006.

³ « En posant des questions ultimes, les questions sans réponse, l'homme se constitue comme un être questionnant, et en ce sens il est vrai que, comme l'affirme Aristote, la science trouve son origine dans la philosophie (non pas nécessairement son origine historique mais cette origine qui demeure sa source permanente à travers les générations). Une chose, je pense, est certaine : si l'homme perdait la faculté de poser des questions ultimes, il perdrait du même coup sa faculté de répondre aux questions auxquelles on peut répondre, il cesserait d'être un être questionnant et ce serait la fin non seulement de la philosophie mais aussi de la science », Arendt H., « Philosophie et politique », 1954, *Les Cahiers du GRIF*, 1986, 33, 92.

⁴ Voir notamment, Vidal-Naquet P. (2004) : *Le choix de l'histoire*, Paris, Arléa.

⁵ Caloz-Tschopp M.C. (2004) : *Les étrangers aux frontières de l'Europe et le spectre des camps*, Paris, La Dispute.

⁶ Simon Y. (2006) : « Devenir des êtres humains », *Libération*, 26.1.2006.

Dans la construction de questions de recherche, d'objets, le fait de « tenir une position » dans un conflit entre l'état du monde et la pensée dans le travail intellectuel fait partie de ce qu'Arendt a appelé le travail de compréhension qui commence à la naissance et se termine à la mort. A ce niveau, après la rupture du XXe siècle, un des défis majeurs qui se pose aux sciences sociales et humaines est encore plus profond, plus radical et implique dans la mesure où résister à l'anéantissement implique, non seulement de tenir un conflit, mais de tenir une « position intenable » face à un conflit d'une autre nature que celui que Socrate a connu durant son procès.

Dans mes travaux sur le monde du travail, les politiques migratoires, du droit d'asile en Europe¹ et plus récemment en observant le terrain de l'action humanitaire et ses violences extrêmes, alors que je réfléchis au « penser dans l'agir » en lien à la guerre et à la démocratie², j'en suis arrivée à devoir définir la tâche de descriptions de faits, la construction d'objets en lien étroit avec une position située à la fois dans le passé, le présent et l'avenir, dans un mouvement d'aller et retour entre l'histoire du XXe siècle et le XXIe siècle. J'ai qualifié à titre de postulat exploratoire, la société actuelle comme étant dominée par le « total-libéralisme » caractérisé par un mélange d'utilitarisme et de nihilisme. On peut en effet penser que les formes paradoxales, étranges, inquiétantes du mouvement de la continuité et de la discontinuité historique, pose de nouvelles exigences au travail scientifique, pour tout simplement être en mesure de *voir pour décrire* en refusant de s'installer dans un consentement aveuglé qui serait une acceptation du nihilisme. L'enjeu de vérité et aussi de signification pour pouvoir connaître, décrire les faits, l'état du monde aujourd'hui et imaginer un avenir possible est alors, dans l'observation des faits, la construction d'objets, d'assumer non seulement une position critique remettant en cause épistémologiquement le positivisme, mais de s'installer dans une « position intenable ».

Très brièvement, une telle position paradoxale dans le travail intellectuel et civique permet d'accepter de voir³ ce que l'intuition à saisi, puis de s'y affronter par la pensée active en construisant une connaissance et une signification des faits. H. Arendt a ainsi défini l'activité de comprendre : «Comprendre, cela veut dire examiner et porter en toute conscience le fardeau que les événements nous ont imposé, sans nier leur existence ni accepter passivement leur poids comme si ce qui est arrivé en fait devait fatalement arriver. Comprendre en un mot, consiste à regarder la réalité en face avec attention, sans idée préconçue, et à lui résister au besoin, quelle que soit ou qu'ait pu être cette réalité»⁴. H. Arendt a distingué trois étapes dans le processus de compréhension⁵ (l'intuition initiale saisit l'horreur et sa nouveauté, la pensée banalise et s'installe dans l'ambiguïté, la résistance intervient dans le travail consistant à « comprendre » l'intuition initiale, « pâtir » l'étonnement, *thaumazein* (Socrate). L'étonnement dont parle H. Arendt se trouve face à un objet que ne connaissait ni Socrate, ni Spinoza, où la pensée a un rôle actif de résistance à l'horreur et de construction de la vérité et d'une place possible dans le monde présent et à venir.

La position ainsi esquissée est située dans la brèche du temps, comme l'a bien décrit H. Arendt dans la préface de *La crise de la culture*. Elle ne cède pas à une métaphysique de la catastrophe, ni à une position anti-moderniste que l'on trouve dans certaines descriptions de la crise de l'éducation, du travail, de l'action humanitaire, et même de la science et de la technique, etc.. La position qu'elle esquisse ne peut pas être assimilée non plus à la conception de l'histoire que W. Benjamin décrit en

¹ Caloz-Tschopp M.C. (2004) : Les étrangers aux frontières de l'Europe et le spectre des camps, Paris, éd. La Dispute.

² Caloz-Tschopp M.C. (2005) : Le penser dans l'agir avec et après Hannah Arendt entre guerre et démocratie, Paris, 2005 (texte d'habilitation à diriger des recherches en philosophie).

³ Une épistémologie des indices que préconise Carlo Ginzburg est intéressante quand il précise notamment qu'il a toujours eu l'intuition que les « autres », les enfants, les idiots, les animaux même, saisissent quelque chose de très profond que ne voient pas ceux qui vivent au cœur des événements (Le Monde, 20.1.2006), mais insuffisantes pour éviter la cécité devant la « rupture » historique et ses suites.

⁴ Arendt H. (1972) : Les origines du totalitarisme, tome 1, Paris, Points-essais, p. 17.

⁵ Voir à ce propos, Caloz-Tschopp M.C. (2000) : Les sans-Etat dans la philosophie de Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté, Lausanne, Payot (quatrième partie).

présentant l'ange du progrès avançant à reculons dans l'avenir et que des auteurs interprètent en terme d'utopie et de désenchantement¹ ou alors « d'avertissement d'incendie »². Elle n'est pas non plus un travail de mémoire au sens classique du terme conduisant à la construction de mémoriaux et de musées. Bien qu'elle puisse se comprendre dans le sens des travaux sur le traumatisme de la psychanalyse au sens où elle travaille sur le déni historique quand il prend la forme du « manque de pensée »³, de la banalisation des faits par certains mécanismes de la pensée (ambiguïté, analogie, préjugés), elle n'est pas uniquement une élaboration d'horreurs avec l'aide d'un tiers pour que celles-ci deviennent représentables. Elle s'en approche tout en travaillant à la fois sur l'horreur et la rupture installée dans le rapport au temps comme une question philosophique et politique obligeant à reconsidérer radicalement la place dans le temps et le rapport à l'histoire. La position implique d'intégrer une discontinuité du temps historique amenant d'ailleurs à un respect d'une pluralité de rapports aux temps des sociétés⁴. La position est « intenable » tout en devant être tenue, car il faut faire face à l'horreur, à une civilisation d'anéantissement en sachant qu'elle n'est pas maîtrisable et que la question de la maîtrise doit être revue, pour être contemporain du monde, ouvrir une place dans le monde aux générations à venir⁵ et tenir ensemble une conjugaison du passé, du présent, et de l'avenir⁶ en s'affrontant à une politique, une culture nihiliste. Le lieu d'une brèche de l'histoire où se tenir dans l'histoire sans tradition sur laquelle s'appuyer tout en prenant l'histoire à contretemps⁷, la dynamique à vivre dans une position intenable à tenir, n'est pas non plus une position uniquement éthique, dans la mesure où elle accorde une place privilégiée à la démarche philosophique d'étonnement socratique qu'Arendt revisite. Elle place la pensée et l'agir dans la perspective d'une nouvelle anthropologie philosophique et politique. Sur le registre d'une réévaluation du processus civilisateur en terme de criminalité, en étudiant la manière dont le génocide industriel calque ses procédures et ses dispositifs sur les schèmes de l'action bureaucratique rationnelle des pays développés, un sociologue, analyse Auschwitz comme l'extension du système industriel modernes et situe le génocide de la *Solution finale* au cœur de la société moderne.

Après Arendt et dans la suite de ses nombreux travaux sur la société contemporaine, des sociologues, se sont attachés à partir du travail sur un déni majeur de l'histoire, pour reconsidérer dans la « rupture historique », la définition du racisme, pour C. Guillaumin⁸ en le plaçant à la fois dans une analyse du rapport de pouvoir dans le lien aux processus d'essentialisation, de naturalisation et pour Z. Bauman⁹ en récusant l'hétérophobie (Tagieff). Après Auschwitz, ils ont évalué ce fait comme celui d'Hiroshima et d'autres génocides comme une forme moderne « scientifique », une « ingénierie sociale » à grande échelle, base de l'organisation moderne de la société, visant à la gestion rationnelle de la société¹⁰.

¹ Magris C. (2001) : Utopie et désenchantement, Paris, Gallimard.

² Löwy M. (2001) : Walter Benjamin. Avertissement d'incendie, Paris, PUF.

³ La banalité du mal décrite par H. Arendt dans le cas Eichmann et reprise en question philosophique (qu'est-ce que la pensée ?), dans son livre *La vie de l'esprit*.

⁴ Je ne peux pas développer ici cette importante question pour une épistémologie et une anthropologie post-kantienne du temps et de l'espace qui permet de prendre en compte des rythmes divers de sociétés.

⁵ Rappelons à ce propos, que dans *Condition de l'homme moderne* H. Arendt accorde une importance ontologique à la naissance (et non à la mort qui est le thème dominant de l'histoire de la philosophie dominante).

⁶ A propos de Tchernobyl, Svetlana Alexievitch, auteur de *La supplication*, dans un récent débat à l'université de Genève (2 février 2006) raconté que lors de la réédition de son livre, « ils auraient tous voulu renvoyer mon livre au passé, mais quand j'écrivais, je pensais que j'écrivais pour l'avenir ».

⁷ Proust F. (1994) : *L'histoire à contretemps. Le temps historique chez W. Benjamin*, Paris, Cerf.

⁸ Guillaumin C. (1972, 2000) : *L'idéologie raciste*, Paris, Folio-essais.

⁹ Bauman Z. (2002) : *Modernité et holocauste*, Paris, La Fabrique.

¹⁰ « Dans un monde fier de sa capacité sans précédent à améliorer les conditions de vie de l'humanité en réorganisant les activités humaines sur une base rationnelle, le racisme illustre parfaitement la conviction qu'une certaine catégorie d'êtres humains ne peut être incorporée dans l'ordre rationnel de la société, quels que soient les efforts déployés dans ce sens. Dans un monde marqué par le recul constant des limites de la manipulation scientifique, technologique, culturelle, le racisme proclame que certaines tares d'une certaine catégorie de gens ne peuvent être ni supprimées ni rectifiées, qu'elles resteront toujours extérieures aux frontières des pratiques réformatrices (...). Dans le monde moderne connu pour sa soif d'autocontrôle et d'auto-administration, le racisme déclare une certaine catégorie de gens inaccessibles à tout contrôle et à tout effort de perfectionnement.

Pour Z. Bauman, le dépassement du déni comporte une prise en compte de ce fait historique comme un test de modernité et de la signification en terme de processus de civilisation intégrant le crime industriel organisé, la production sociale de l'indifférence morale et de l'invisibilité morale auxquelles des sciences sociales participent. En redéfinissant le racisme en lien avec la même société que nous décrit G. Berthoud, il montre les nouveaux défis que pose Auschwitz aux sciences sociales dans le sens d'une nouvelle épistémologie, méthodologie, position à tenir : analyser les formes de déni et de banalisation et intégrer une position de résistance dans les sciences sociales. Il rejoint par d'autres voies, le cheminement d'Arendt et l'exigence d'une position intenable à tenir que l'on peut voir comme un des défis posés aux sciences sociales et humaines aujourd'hui aux prises avec l'exigence de description du monde contemporain inscrit dans un avenir possible.

En guise de conclusion

*Dis-toi qu'aux deux extrémités du parcours
C'est la douleur de naître la plus déchirante
Et qui dure et s'oppose à la peur que nous avons de mourir,
Dis-toi que nous n'en finissons pas de naître
Mais que les morts, ont fini de mourir
Samuel Wood, Poèmes¹.*

En revenant un court instant, pour conclure aux travaux les plus récents de G. Berthoud, on constate que son anthropologie, tout en amenant une critique sur la domination du marché et de technologies liées au marché décrites dans la société de l'information, est restée en-deça des travaux de l'Ecole de Francfort, de la position esquissée par Arendt et développée par Z. Bauman par la suite. A ce stade, on peut se demander dans quelle mesure l'anthropologie critique bénéficierait à l'étape de son développement actuel d'une collaboration étroite avec des scientifiques qui ont travaillé, qui travaillent sur le nucléaire (Tchernobyl), des philosophes, des historiens de la « Solution finale » (S. Friedländer, Ph. Burrin, etc.) et aussi les écrivains qui ont enrichi et radicalisé les interrogations sur les critiques du « progrès » bien au-delà des questions que pose la domination mondiale du marché et des nouvelles technologies, en nous obligeant même à reconsidérer avec des yeux nouveaux, la Renaissance, la colonisation, l'émergence du capitalisme industriel, l'impérialisme financier et ses développements jusque dans les bulles spéculatives du Mexique et de la Corée du sud. Les chercheurs qui poursuivent les travaux d'anthropologie critique de G. Berthoud sont peut-être appelés dans le mouvement de l'effet en retour des pays colonisés à nos sociétés dont se réclame l'anthropologie, à intégrer des travaux d'autres domaines des sciences exactes et des sciences sociales et humaines sur « l'histoire déchirée » de « notre civilisation » où l'historien E. Traverso² accumule faits, informations, interprétations en décrivant pas à pas les liens entre Auschwitz, Hiroshima et les intellectuels. Une nouvelle étape d'évaluation du capitalisme et des technologies, de la société de l'information pourrait être franchie tout en remodelant encore dans ce sens l'articulation entre la construction de questions de recherche, d'objets et l'élaboration épistémologique et méthodologique interdisciplinaire d'une « position intenable ». En radicalisant la critique.

Intégrer la « rupture historique » à partir de ce que pointe les conflits présents dans les luttes sociales, tenir une « position intenable » transforme en effet radicalement l'approche épistémologique et méthodologique de l'ensemble des sciences. C'est alors bien *l'ordre des faits présentés comme naturel, inéluctable qui est remis en question*. C'est bien le déterminisme face à la catastrophe qui est

Pour utiliser la métaphore médicale : on peut former et façonner les parties « saines » du corps mais pas une tumeur cancéreuse. « L'amélioration » de cette dernière passe obligatoirement par sa destruction. La conséquence, c'est que le racisme est inévitablement associé à la stratégie de l'éloignement ». Si les conditions le permettent, le racisme exige que la catégorie dont la présence est litigieuse, soit expulsée du territoire occupé par le groupe qu'elle offense. Si les conditions ne s'y prêtent pas, le racisme requiert l'extermination physique de la catégorie en cause. Expulsion et destruction sont deux méthodes interchangeables de mise à l'écart », (Bauman, 2002, p. 117-188).

¹ Cité par Blanchot M. (2002) : Une voix venue d'ailleurs, Paris, Folio-essais.

² Traverso E. (1997) : L'histoire déchirée, Paris, Cerf.

renversé pour faire place aux nouvelles exigences de radicalité. La connaissance, la vérité et plus radicalement, la possibilité même de l'activité de pensée dans la société, sont mises au défi d'intégrer le non-Etre en le retournant en puissance d'Etre et en reconsidérant radicalement sa puissance en intégrant une rupture historique. La compréhension commence avec la naissance et finit avec la mort (Arendt), ce qui implique qu'elle ne peut se réduire à un simple dispositif méthodologique ou à des outils quantitatifs et qualitatifs, mais qu'elle implique un retour sur soi, sur nos sociétés plus radical, un regard encore plus aiguisé sur les conditions matérielles, le vécu, la pensée. En d'autres termes, dans la crise de civilisation que nous vivons, on peut penser qu'il est impossible de considérer des objets, de décrire une telle civilisation de manière sérieuse, critique, de poser des questions de recherche en vue d'une survie et d'une alternative, sans reconsidérer la toute-puissance et la finitude et en reconstruisant inlassablement par un travail de mémoire tourné vers l'avenir la question de la « position intenable » dans le travail en général et le travail intellectuel en particulier.

Dans certains cas historiques récents, elle a amené des travailleurs intellectuels à devoir pratiquer des actions de « désobéissance civique »¹. Arrivons-nous à une situation historique où les circonstances transforment le défi qui se pose dans les sciences dans leur ensemble (philosophie incluse) en un *penser dans l'agir d'une nouvelle finitude, d'un nouveau rapport à la puissance, au temps, en donnant un nouveau statut à la pensée* ou en d'autres termes à devoir élaborer d'une nouvelle manière de tisser les liens entre ce qui était là avant les humains et qui sera là après leur disparition, l'univers, la pensée, la science et la citoyenneté ? En Suisse, un certain questionnement et des travaux de terrain sur le sujet proviennent de professionnels du service public et de militants², mais pas encore du secteur des sciences sociales et humaines pour des raisons dont l'analyse dépasse le cadre de cet article. En prenant au sérieux les travaux de G. Berthoud dans leurs implications, on en arrive à ouvrir encore le champ de l'anthropologie à l'histoire de longue durée et du XXe siècle de nos sociétés et des intellectuels et à établir un lien encore plus étroit entre action, pensée, science, techniques, anéantissement d'un côté et entre science, techniques, *penser dans l'agir*, résistance et création de l'autre.

L'évolution du marché, les innovations technologiques et leur instrumentalisation, les profonds changements dans la géopolitique du monde, peuvent faire penser qu'un plaidoyer pour une nouvelle radicalité, un tel déplacement, une telle reconversion du regard et de l'action serait une attitude naïve alors que les nouveaux visages de la guerre sont présentés comme des évidences inévitables³. Il est possible, de reconnaître ce que les luttes sociales rendent visibles, le danger d'anéantissement de la toute-puissance, intégrer les implications de la nouvelle « position intenable pour (re)construire une civilisation vivable en refusant la possibilité de l'anéantissement et vouloir une alternative pour pouvoir vivre dans le monde aujourd'hui et demain en gardant le souci du penser dans l'agir, de la liberté, de la solidarité, de la connaissance, de la vérité.

Marie-Claire Caloz-Tschopp, Universités de Genève et de Lausanne.

¹ Voir à ce propos Lourie R. (2002) : Sakharov. Une biographie. La question nucléaire a posé des dilemmes lisibles directement en lien à l'anéantissement, et on trouve de nombreux travailleurs scientifiques amenés à une révision radicale de leur travail et de leur position dans leur travail.

² Caloz-Tschopp M.C., Dasen P., Spescha F.M. (2005) : L'action « tragique » des travailleurs du service public, Paris, l'Harmattan.

³ La place des femmes dans la société, dans le travail intellectuel, dans la paix et la guerre, l'intégration dans les analyses des rapports sociaux de sexe, font également partie du programme. Ces questions ont été pratiquement absentes de l'anthropologie critique, seront-ils présentes dans la nouvelle radicalité appelée à se développer ?